

Au temps des colporteurs

Jeanne Pomerleau

Numéro 36, hiver 1994
Incursions dans le quotidien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8523ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pomerleau, J. (1994). Au temps des colporteurs. *Cap-aux-Diamants*, (36), 27–30.



AU TEMPS DES COLPORTEURS

L'étranger est captivant et menaçant à la fois; on l'attend et on s'en méfie. Il répare, vend, raconte, quête. Il est un lien avec l'aventure, l'avenir et même avec Dieu.

par Jeanne Pomerleau

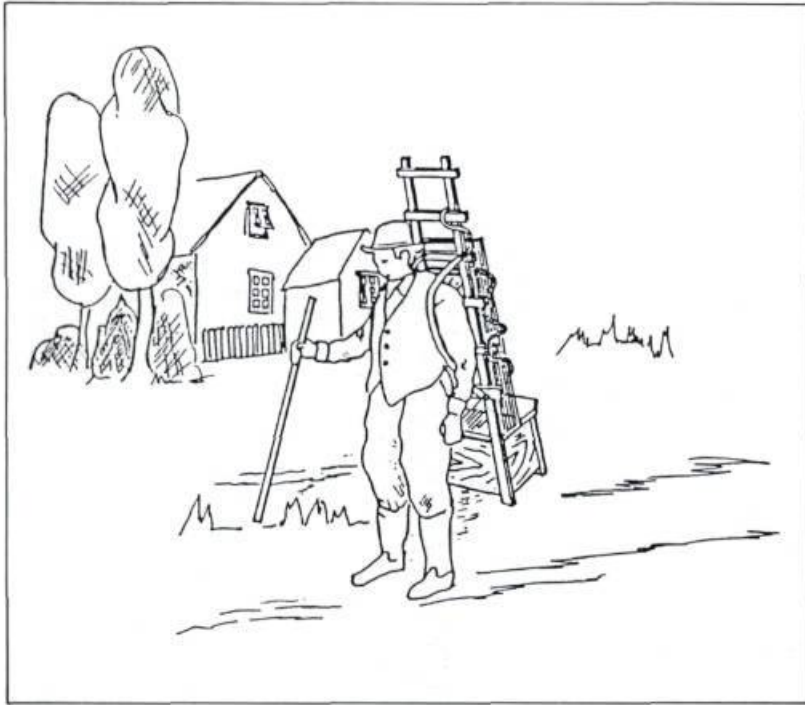
LES MÉTIERS AMBULANTS SE SONT ÉTEINTS PEU À peu dans la première moitié du xx^e siècle, pour ne plus être aujourd'hui que souvenirs lointains. Mais qui n'a pas entendu raconter des anecdotes à propos de ces vendeurs, réparateurs, artistes, trafiquants et quémandeurs, gens d'entretien, marchands d'aliments qui surgissaient aux portes des maisons de ville et de campagne? Certains allaient à pied, courbés sous le poids

de paniers, de cassettes et de valises, tandis que d'autres tiraient une voiturette ou se déplaçaient en voiture à cheval ou en camion. Ils signalaient leur présence par des cris de rue, comme le faisait le marchand de fruits et légumes; ou en secouant une cloche, à la façon du marchand de glace; ou en soufflant dans une corne, comme en avaient l'habitude le montreur d'ours et le vitrier.

Parmi la centaine de ces petits métiers que nous avons eus au Québec, le groupe des «réparateurs» comportait, entre autres, le fondeur de cuillères, le vitrier, le rémouleur et le raccommodeur de parapluies. Quant aux «trafiquants et quémandeurs», le colporteur, le quêteux et les bohémiens en étaient des représentants bien particuliers.

«Immigrant colporteur». Photo: James Early Canadiana. (Archives de l'auteur).





«Le vitrier», Dessin de Gilles Bergeron, 1989. (Archives de l'auteur).

Les réparateurs

Le «fondeur de cuillères» qui cessa de fréquenter les routes des campagnes vers la fin du XIX^e siècle, passait au moins une fois par année, durant la belle saison. On entendait soudain sa tirade chantée:

«Cuillères, cuillères à fondre;
Apportez vos morceaux;
Voilà le fondeur de cuillères.»



«Carte d'affaires». (Archives de l'auteur).

Les gens étaient contents de le voir surgir, sac au dos, car ils avaient conservé les morceaux de cuillères d'étain cassées pendant l'année et ils s'empressaient de les lui confier pour qu'il les fasse fondre et sorte ensuite de ses moules des cuillères toutes neuves, brillantes comme de l'argent.



Le bon fondeur se vantait de livrer des cuillères au poids exact pour qu'elles puissent servir de poids sur le plateau du fléau servant à peser la laine. Il était fier de son travail, surtout des dessins que la matrice imprimait sur le manche des cuillères. Ce métier exigeait de la dextérité si l'on voulait éviter des accidents; et la rapidité était nécessaire car l'étain se refroidit et se solidifie vite.

Après avoir replacé tout son attirail de fondeur dans son havresac, il se risquait à vendre de menus objets d'étain moulés d'avance: des crucifix, des chapelets, des boutons à recouvrir de tissu, des épinglettes, des boutons de col et de manchettes et des épingles droites.

Il n'était pas toujours pressé de repartir: il attendait une invitation à manger ou, si le soir tombait, une offre de gîte pour la nuit. Ce dernier geste était bien apprécié des enfants, car les fondeurs avaient la réputation d'être des conteurs d'histoires. Mais les parents s'en méfiaient, car il courait bien des racontars sur la réputation de ces «coureurs de grands chemins» qui se faisaient parfois accompagner par leur petite famille.

Le «vitrier», qu'on voyait encore dans la ville de Québec dans les années 1940, déambulait lentement dans les rues, courbé sous le poids de son échelle chargée de feuilles de verre. Son attirail comportait aussi un coffret qui renfermait un «ciseau à vitre» ou diamant, une pince, une règle, un marteau, un couteau, une boule de mastic et une réserve de «petites pointes» ou «finettes» servant à fixer les carreaux de verre.

Tout en avançant pesamment sur le trottoir et en marquant chacun de ses pas, le vitrier tenait la tête haute et projetait sa voix à gauche, puis à droite: «Ohé, le vitrier!».

C'est surtout à la fin de l'été et à l'automne qu'il voyait sa clientèle prendre de l'ampleur, puisque la venue des jours froids faisait penser au remplacement des carreaux brisés.

L'un des plus anciens métiers des rues, celui de «rémouleur» ou affileur de couteaux, comme on l'appelait plus souvent au Québec, semble avoir été exercé surtout en ville jusqu'aux années 1960, même si de nos jours on voit parfois encore arriver des affileurs de couteaux, de ciseaux et de lames de tondeuses. L'un de ces derniers, à Sainte-Foy, en 1990, se présentait ainsi: «Madame a t'y quelque chose à se faire affiler?»

Le rémouleur était reconnaissable à son tablier de cuir ou de tissu épais qu'il mettait pour «ménager ses vêtements». L'un d'eux, portant un chapeau qui annonçait ses couleurs, s'amenait sur un coin de rue en poussant sa brouette tout en sifflant et en tirant sur la corde d'une clochette;

puis il s'arrêtait et tambourinait de ses mains sur la voiture:

«Madame!

Des couteaux, des ciseaux,

Pour 10 sous, ça coupe comme une flamme!».

Puis, au moyen d'une pédale, il donnait un air d'aller à sa meule qui se mettait à tourner comme si elle voulait s'échapper de son support. Il recommençait son manège jusqu'à ce que des gens finissent par aller au-devant de lui avec leurs outils à faire aiguiser.

Les anciens rémouleurs portaient souvent leur meule sur le dos, mais au xx^e siècle, à Montréal et à Québec, de même que dans les gros villages, certains d'entre eux avaient un cheval pour tirer leur voiture montée d'une boîte peinte aux couleurs vives et décorée de dessins de couteaux, de ciseaux et de scies. Un des plus célèbres rémouleurs, à Montréal, fut un Italien qui avait pour nom Bertoldi; il aurait exercé son métier pendant plus de 60 ans. D'abord à pied, les affaires étant bonnes, il acheta bientôt un cheval et une voiture pour faire ses tournées, puis un peu plus tard, un beau camion qu'il aménagea en atelier.

Jusque vers 1935, les «raccommodeurs de parapluies» étaient occupés, parce que les voyageurs en voiture à cheval étaient exposés aux intempéries et l'«en-tout-cas» (nom populaire du parapluie) faisait toujours partie du voyage. Comme la mode voulait que les femmes aient la peau blanche, elles s'acharnaient à se couvrir pour se protéger des rayons du soleil. Le raccommodeur de parapluies n'y trouvait que des avantages, car il pouvait remettre ces accessoires en bonne condition et, à l'occasion, en vendre des neufs. Dans les villes, lorsque la pluie se mettait à tomber, le raccommodeur ne demandait pas mieux; il laissait son travail dans son atelier et s'élançait dans la rue avec son éventail de parapluies sous le bras.

Le raccommodeur ne passait généralement qu'une fois par année au même endroit dans les campagnes, tantôt à pied et portant son attirail de réparation sous le bras, tantôt tirant une voiturette ou se déplaçant en voiture à cheval. Une fois rendu devant une maison, il agitait une clochette pour ne pas avoir à entrer inutilement si l'on n'avait pas besoin de ses services. Si quelqu'un se présentait à la porte, il criait alors:

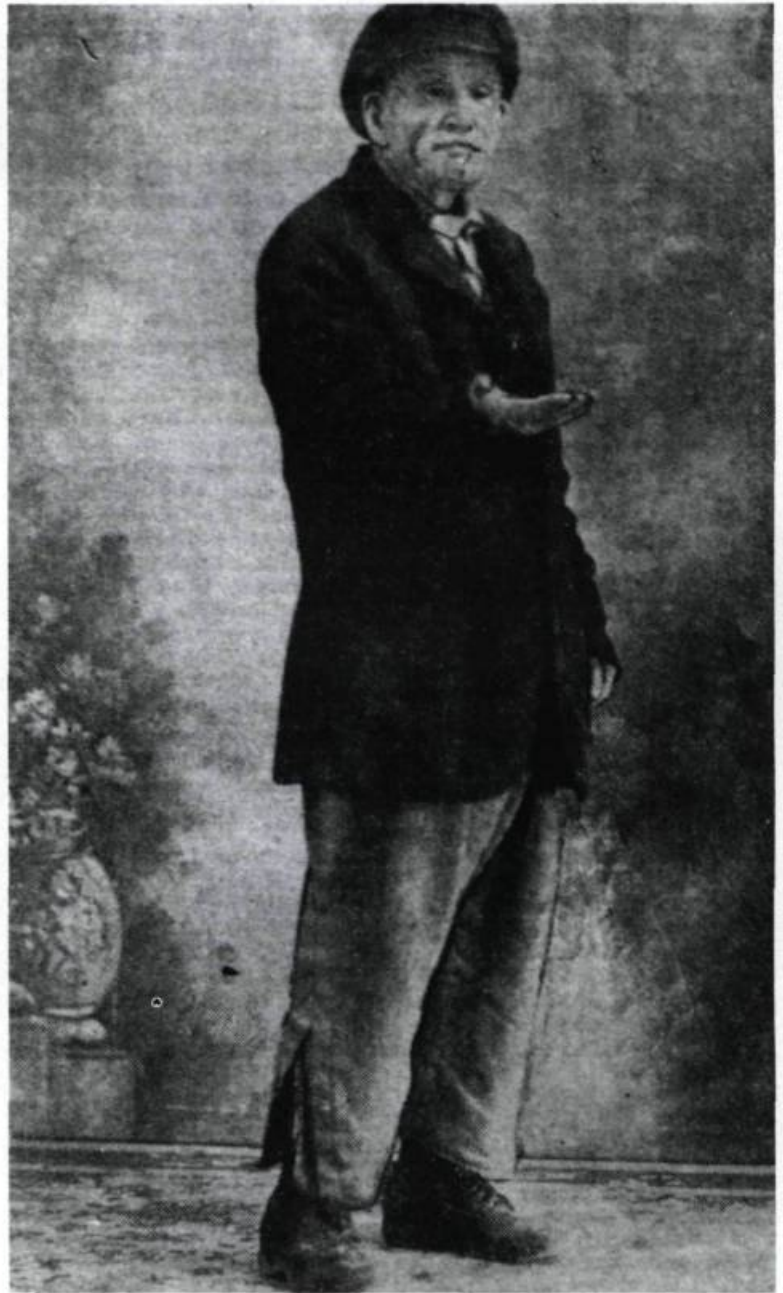
«Parapluie!

Parapluie à raccommoder!».

Les trafiquants et quémandeurs

Parmi les «trafiquants» et «quémandeurs» encore présents sur les routes de campagne en 1945, le «colporteur» attire l'attention. Le col-

porteur, c'est l'étranger qui vient de la ville et qu'on surnomme surtout le «peddleur», le «Juif» et le «Polonais», mais on en trouve de toutes nationalités. Il baragouine le français, porte parfois la barbe et sent le parfum ou l'encens. Il



porte pour riche et souvent ne se gêne pas pour montrer son «rouleau d'argent».

Le colporteur couche toujours aux mêmes endroits et passe deux fois par année: le printemps et l'automne. Il suscite la curiosité par le contenu de ses lourdes valises ou de son véhicule; mais on s'en méfie, parce qu'il est renommé pour ses escroqueries et ses colères subites. Les hommes surtout appréhendent son passage, car il fait dépenser l'argent. De plus, les curés les

«Tit-Jean Gagnon, quéteux du Bas-du-Fleuve». «Le Petit Journal», 16 mai 1948, p. 36.



décrient: «Ils vendent des produits de beauté, ne sont pas catholiques et ils diffusent à l'occasion de la mauvaise littérature». S'ils vendent chapelets et médailles, on s'empresse de faire bénir ces objets.

Certains se spécialisaient dans la vente de tissus et vêtements, mais la plupart du temps, leur chargement de marchandises constituait un véritable bazar ambulante: cachets contre le mal de tête,

aventure, tresser des fonds de chaises, fabriquer du bardeau ou guérir les maladies. Quelques-uns se font conteurs ou joueurs de «musique à bouche» (harmonica).

Mais le quêteux fait peur aussi, surtout s'il possède la capacité de jeter des sorts. Son allure physique attire l'attention; il porte un costume délabré, un bâton et un baluchon au contenu secret.



Rencontre imprévue du ramoneur de cheminée et du pâtissier.
(Archives de l'auteure).

camphre pour éloigner la maladie, boules à mites, aiguilles, épingles droites et à ressort, boutons, dés, ciseaux, huile à machine à coudre, «savon d'odeur», eau de Floride, brosses à dents, peignes, filets à cheveux, lacets, bijoux, boutons de collet, mouchoirs, pierres à briquet, pipes et tabac, allumettes, mine à poêle, canifs, guimbarde, quelques petits jouets: toupies, soldats de plomb, etc.

Les «quêteux» pour la plupart ne vivent que de charité, récoltant des aumônes, de la nourriture et l'hébergement. Ils ont chacun leur territoire, passant généralement deux fois l'an à la campagne, et plus souvent en ville. Quand ils demandent la charité, ils utilisent toujours la même sérénade: «La charité pour l'amour du bon Dieu». Et ils remercient en notant que «Dieu vous le rendra».

D'autres de leur «confrérie» rendent cependant des services: huiler les horloges, dire la bonne

Les «bohémiens», eux, s'ils quêtent ou reçoivent à l'occasion des aliments, surtout du thé, du sel et du lard, sont moins dépendants; ils préparent eux-mêmes leurs repas, se procurent généralement des aliments en pêchant, en chassant, ou en «volant» pendant la nuit des patates dans les champs, ou des volailles dans les bâtiments. Certains offrent leurs services pour réparer les chaudrons, prédire l'avenir, ou troquent des objets de vannerie ou des onguents qu'ils ont fabriqués. Ils vendent ou échangent surtout des chevaux, parfois aussi des chiens. Ce sont eux qui fixent le prix à payer pour ces services rendus ou ces animaux vendus, même si presque toujours les clients «marchandent pour les faire baisser». ♦

Pour en savoir plus

L'auteure a publié *Métiers ambulants d'autrefois*. Montréal: Guérin littérature, 1990, 467 p.

Jeanne Pomerleau est auteure.

